



ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

34 | 2019

**Femmes et migrations aux XIX^e et XX^e siècles :
regards et représentations**

Femmes, travail et migration dans la décennie de la « ménagérisation » : le cas des grandes migrations internes en Italie dans les années 1960

*Women, Work and Migration in Decade of the Housewifization: The Case Study
of the Great Internal Migrations in Italy in 60s*

Anna Badino



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/5698>

DOI : 10.4000/ilcea.5698

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-37747-074-7

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Anna Badino, « Femmes, travail et migration dans la décennie de la « ménagérisation » : le cas des grandes migrations internes en Italie dans les années 1960 », *ILCEA* [En ligne], 34 | 2019, mis en ligne le 15 janvier 2019, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/5698> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ilcea.5698>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© ILCEA

Femmes, travail et migration dans la décennie de la « ménagérisation » : le cas des grandes migrations internes en Italie dans les années 1960

Women, Work and Migration in Decade of the Housewifization: The Case Study of the Great Internal Migrations in Italy in 60s

Anna Badino

1. Introduction

- 1 Les années 1950 et 1960 ont été caractérisées en Europe par d'intenses mouvements de populations, dus surtout à des raisons économiques. Dans ce cadre il faut aussi prendre en considération les migrations internes qui, dans certains cas, comme celui de l'Italie, ont atteint des dimensions de masse. Toutefois, à la différence des migrations internationales, les migrations internes ne trouvent qu'un espace limité dans le débat scientifique international, et elles ont été étudiées essentiellement dans les pays où elles se sont produites. Les mécanismes sociaux observables en ce qui concerne ces migrations sont cependant, sous de nombreux aspects, semblables à ceux qui caractérisent les migrations internationales de cette période et leur observation peut contribuer à une meilleure compréhension de quelques constantes du processus migratoire (Eve, 2009).

2. Invisibilité des femmes immigrées et préjugés culturalistes

- 2 Pendant la décennie 1960-1970 le boom économique italien est localisé dans le nord-ouest du pays, dans trois grandes villes qui connaissent un développement industriel impétueux : Turin, Milan et Gênes. Les économies en phase de croissance de ces trois villes attirent la main-d'œuvre, et les flux les plus importants proviennent des régions du Sud ainsi que des deux îles majeures : la Sicile et la Sardaigne. La présence féminine dans ces flux est importante mais, pendant longtemps, les études ont concentré leur attention sur les hommes, plus visibles en raison de leur présence prépondérante dans le secteur mécanique ainsi que dans les luttes syndicales ouvrières des années 1960 et 1970. L'expérience des femmes immigrées a été très peu étudiée et, souvent, n'a été évoquée que de façon superficielle, en ayant recours aux stéréotypes les plus répandus sur « la culture méridionale », supposée être hostile au travail des femmes.
- 3 Nous pouvons prendre en considération l'exemple d'une vaste recherche sur l'immigration au Piémont réalisée en plein boom économique par l'IRES (Institut de recherches économiques et sociales) et publiée en 1965. Il résulte de cette étude que, si pour les hommes (d'un âge supérieur à 14 ans) le pourcentage des actifs occupés était plus élevé parmi les Méridionaux que parmi les Piémontais, le contraire était vrai pour les femmes (1965 : 30). L'hypothèse proposée par l'auteur de l'article sur ce thème était que :

En ce qui concerne le pourcentage relativement bas de femmes (immigrées) actives occupées [...], il est assez probable qu'interviennent des facteurs socioculturels spécifiques consistant à adhérer à des modèles normatifs qui condamnent l'occupation féminine lorsqu'il s'agit de travaux extérieurs au cadre familial. (Ires, 1965 : 30)
- 4 En somme, l'auteur émettait l'hypothèse que la cause de la présence inférieure d'immigrées méridionales sur le marché du travail à Turin et au Piémont était l'hostilité à une activité de la femme hors du foyer familial, particulièrement répandue chez les familles du Sud. On tenait donc pour acquis que les sentiments de refus quant au travail féminin trouvaient une expression plus forte dans la population originaire du *Mezzogiorno* que chez les locaux, mais l'affirmation n'était pas prouvée. En revanche, des études documentent clairement l'existence d'une culture hostile au travail féminin dans l'histoire de la classe ouvrière turinoise pendant une bonne partie du XX^e siècle. Il est impossible d'évaluer l'incidence effective d'une telle culture sur le prolétariat du grand centre industriel piémontais, mais la circulation de prises de positions hostiles à l'occupation féminine est attestée dans les années précédant le fascisme jusque dans les rangs révolutionnaires, ainsi que le confirme un article d'Angelo Tasca publié dans l'*Ordine Nuovo* de Gramsci en 1919 où Tasca plaidait la cause de la « femme à la maison » (Musso, 1988). Sous le fascisme, des sentiments de ce type étaient amplement répandus dans le monde ouvrier local, pas seulement au niveau institutionnel (Maher, 2007), et il en est de même pour l'après-guerre.
- 5 C'est une chose de dire que, durant les années du miracle économique, dans une zone urbaine industrielle comme celle de Turin, il existait une culture condamnant l'occupation féminine, même si nous ignorons à quel point elle était réellement répandue dans les familles prolétaires et en particulier chez les femmes elles-mêmes ; c'est une autre chose que de soutenir que cette culture était plus répandue chez les ouvriers

méridionaux que chez les ouvriers piémontais. Nous n'en avons aucune preuve. Au contraire, dans la même publication de l'IRES indiquant l'écart entre les femmes immigrées et les femmes locales sur le marché du travail « stable », nous trouvons, dans une autre partie du volume, un démenti à l'hypothèse proposée. Dans l'un des derniers chapitres de cette étude sont indiquées les données d'une enquête réalisée sur les « opinions sur le travail de la femme mariée » (IRES, 1965 : 300-303). D'après les réponses, il n'y a pas de disparité de jugement entre Piémontais et immigrés, au point que l'auteur écrit : « [...] les préjugés *a priori* contraires au travail féminin ne montrent pas de variations significatives en fonction des différents groupes régionaux. » En réalité il y existait une différence entre les Méridionaux et les autres personnes interviewées, mais celle-ci consistait en « une tendance plus marquée des premiers à considérer l'occupation féminine comme un choix auquel recourir en cas de nécessité économique, plutôt que comme une valeur à rechercher en tant que telle » (IRES, 1965 : 302). C'est une différence qui ne surprend pas : pour les femmes, l'une des « excuses trouvées pour justifier que l'on travaille » est la nécessité économique. C'est un indice du conditionnement social qui détermine « les attitudes des femmes envers le travail » (Sullerot, 1969 : 313).

- 6 Les opinions sur le sujet ne révèlent donc pas chez les immigrés au Piémont une culture plus hostile au travail féminin que celle qui existe chez les locaux. La différence dans les réponses se trouve ailleurs. Ainsi que le faisait remarquer le rédacteur (anonyme) dans son introduction à la recherche (IRES, 1965 : 15-20),

il résulte de l'analyse comparée des deux groupes de population que la différence principale émerge, non pas de l'origine régionale, mais du sexe et de l'âge. Les immigrés d'un âge supérieur à 55 ans expriment des opinions beaucoup plus proches de celles des Piémontais de la même génération que de celles des immigrés plus jeunes qui, à leur tour, semblent plus proches des Piémontais de leur génération. Cette tendance est particulièrement évidente chez les femmes.

- 7 L'affirmation — qui remettait en cause l'interprétation selon laquelle la différence de participation au travail était en relation avec l'origine territoriale — se situait dans le cadre d'une critique plus générale de la validité du « critère explicatif fondé sur la dichotomie Piémontais-immigrés ». L'« absence de fondement » de l'affirmation, spécifiait l'Introduction, apparaît de manière évidente justement « dans l'examen des opinions relatives à une série de modèles culturels, concernant en particulier le rôle de la femme » (IRES, 1965 : 19). Toutefois, c'est l'explication culturaliste qui prévaudra, devenant un motif récurrent dans de nombreuses recherches sociologiques successives. En somme, l'immigration entrera dans le débat sur le travail féminin uniquement en tant que référence à la culture des immigrés, comme « critère explicatif » fondé sur la dichotomie immigrés-locaux.
- 8 L'une des limites de cette interprétation est le risque de ne pas stimuler d'approfondissements supplémentaires dans d'autres directions. Nous nous proposons ici d'aborder le sujet du rapport entre femmes immigrées et travail sous un autre angle : en concentrant notre attention sur les effets provoqués par l'immigration sur la composition des réseaux sociaux urbains dont disposent les femmes venues d'ailleurs.

3. Le travail féminin « caché » : un problème de sources et de regard

- 9 Selon les relevés statistiques officiels disponibles, la différence entre les taux de participation au travail des femmes immigrées et des femmes locales se serait reproduite dans les années suivantes, devenant une constante de l'immigration dans la période du miracle économique italien. Une confirmation nous est donnée par l'analyse des données d'un large échantillon de femmes inscrites dans les registres municipaux de deux communes importantes de l'aire métropolitaine de Turin (Collegno & Grugliasco) entre 1959 et 1972. Dans les phases centrales du cycle de vie (de 21 à 45 ans), le pourcentage de femmes se déclarant « femmes au foyer » augmente sensiblement si l'on passe des Piémontaises aux Méridionales. Dans la tranche d'âge de 21 à 30 ans, le premier groupe présente 10,9 % de femmes au foyer, le second 26,9 %. Dans la tranche d'âge de 31 à 45 ans, le pourcentage de femmes piémontaises au foyer montent à 21,1 %, celui des méridionales à 47,4 % (Badino, 2008 : 87-96).
- 10 On le sait bien, toutefois, les statistiques officielles ne révèlent qu'une partie du travail féminin, et elles laissent dans l'ombre une série d'activités que les femmes ne déclarent pas pour plusieurs raisons : parce qu'elles sont intermittentes, parce qu'elles ne sont pas en règle, parce qu'elles ne sont pas considérées par les femmes elles-mêmes comme leur « activité principale », etc. (Patriarca, 1998 ; Pescarolo, 1996). Durant les années 1970, le statisticien Luciano Bergonzini attribuait aux « définitions adoptées par l'ISTAT » une sous-estimation du travail féminin dans les statistiques officielles, et le gonflement du nombre de femmes « se consacrant à la maison » (1973 : 50-54). Le chercheur dénonçait « l'indétermination » de ces définitions, qui « autorisait l'enquêteur » à choisir la classification la « moins difficile », c'est-à-dire la plus « habituelle » de femme au foyer, soulignant combien l'ambiguïté de ces indications était évidente, surtout dans les « Dispositions et instructions pour les organes périphériques ». La direction centrale de l'ISTAT prescrivait en effet :
- Pour les femmes qui, tout en faisant les travaux ménagers, ont une activité professionnelle, il faut indiquer « femme au foyer » si l'activité professionnelle n'est pas prééminente [...]; si les femmes en question n'ont qu'occasionnellement une activité professionnelle, elles doivent dans tous les cas être considérées comme femmes au foyer. (1973 : 5)
- 11 Dès lors, le travail marginal des femmes, invisible dans les statistiques, est devenu un sujet souvent débattu dans les milieux scientifiques italiens. L'hypothèse de la sociologue Maria Pia May (1973) était que le phénomène de « l'occupation cachée » des femmes, fréquent dans les zones développées, se localisait surtout dans les tranches d'âge qui, dans les autres pays, voyaient un important « retour » des forces de travail féminines, sorties du travail lorsqu'elles avaient des enfants en bas âge. May toutefois ne s'interroge pas de façon explicite sur le rapport entre développement d'activités marginales et présence croissante de femmes immigrées. En réalité, tous ceux qui voulaient étudier le travail « caché » des femmes au cours de cette période historique négligeaient la forte mobilité géographique qui avait intéressé les aires urbaines et industrielles de l'Italie du Nord, destination de flux migratoires d'énorme portée à partir des régions économiquement moins développées du pays. Il ne s'agit pas d'un fait secondaire car, on l'a vu, l'une des différences entre immigrés et natifs relevée par les recherches

empiriques conduites au niveau local concerne justement le rapport entre femmes et monde du travail.

- 12 Il faut donc enquêter sur le lien entre migration féminine et travail caché.
- 13 Si les activités irrégulières des femmes ne peuvent être interceptées à travers les recensements et les relevés statistiques officiels, il faut utiliser d'autres sources qui, même si elles ne peuvent avoir une signification statistique, peuvent donner un tableau plus complexe du rapport entre femmes immigrées et travail. Les considérations que je présenterai dans cet article se fondent sur la consultation d'une documentation de diverses origines. Je ferai référence essentiellement à trois sources. Avant tout, un riche *corpus* d'interviews menées auprès de femmes qui sont arrivées à Turin pendant les années 1960 (une centaine environ) et de leurs enfants, nés entre les années 1950 et 1970 (30 environ), et que j'ai personnellement recueillies entre 2004 et 2011. Ensuite les mémoires de recherche de l'École pour assistantes sociales de Turin (UNSAS), réalisés entre la fin des années 1950 et le début des années 1980 par les étudiantes à la fin d'un stage sur le terrain, qui fournissent de nombreuses descriptions des situations examinées et incluent souvent des matériaux de recherche tels que des interviews, des relations d'opérateurs sociaux, des descriptions de cas d'étude, etc. Une dernière source est constituée par les registres de quelques écoles primaires de Turin et de Milan situées dans des quartiers qui, à l'époque, ont accueilli de nombreux immigrants à leur arrivée. Les notes abondantes écrites par les institutrices que l'on trouve dans la section des registres appelée « Chronique de la vie scolaire » ont fourni des informations très intéressantes sur les situations familiales de quelques élèves immigrés et sur les activités de leurs mères.
- 14 Outre les problèmes relatifs aux statistiques, un second élément a contribué à rendre invisible le travail des femmes immigrées pendant les années du « miracle économique » : l'idée que la décennie 1960 était caractérisée par un processus de ménagérisation (« *casalinghizzazione* ») des femmes italiennes des couches populaires. Selon cette hypothèse, le nouveau bien-être économique aurait encouragé les femmes d'ouvriers à sortir du marché du travail pour réaliser leur rêve de devenir femmes au foyer (De Meo, 1970). Mais les femmes qui ont quitté le Sud pour s'établir dans le Nord industriel sont-elles vraiment restées en dehors du marché du travail ?
- 15 En 1962, en plein miracle économique, Lucia (le nom est inventé) émigre d'une petite commune des Pouilles vers la métropole turinoise pour rejoindre son mari qui l'a précédée et qui a trouvé un poste d'ouvrier dans une entreprise locale. Après presque trois ans consacrés à s'occuper de la maison et de sa fille née quelques mois après son arrivée, Lucia décide d'entrer sur le marché du travail et elle est engagée par une usine qui produit des têtes magnétiques pour applications professionnelles. L'expérience de cette femme n'est pas différente de celles d'autres femmes qui, arrivées durant les mêmes années dans les grands centres urbains du Nord-Ouest, espèrent construire leur avenir et celui de leurs familles dans un contexte économique et social plus dynamique que celui de leur lieu d'origine. Les interviews que j'ai réalisées mettent en lumière une volonté répandue, de la part des femmes à leur arrivée en ville, de profiter de la possibilité d'accéder à un travail ouvrier qui, dans les régions dont elles sont originaires, n'était pas disponible. La même aspiration ressort des interviews réalisées vers le milieu des années 1970 par la sociologue Fortunata Piselli (1975) auprès de femmes d'une commune calabraise (Palmi) caractérisée par de forts flux d'émigration vers Milan.

- 16 Accéder à un travail ouvrier peut exiger un certain temps, selon les contacts personnels et les informations disponibles, mais c'est un objectif possible pour de nombreuses immigrées. Le problème, pour ces femmes, est plutôt de conserver leur poste à l'usine quand elles deviennent mères. Ce qui rend spéciale l'histoire de Lucia, c'est qu'elle réussira à conserver un travail officiel et régulièrement enregistré jusqu'à sa retraite, alors que bien d'autres, pour des motifs que nous mettrons en lumière, seront poussées à renoncer à travailler. L'histoire personnelle et familiale de Lucia, que nous allons analyser en détail, constitue un cas qui permet de mettre en lumière divers aspects spécifiques de l'expérience migratoire des femmes et de leur rapport au travail extra-domestique pendant les années du boom. Le premier de ces aspects concerne les motivations qui poussent les immigrées à chercher un travail à l'extérieur ; nous nous arrêterons successivement sur les conditions qui devaient être remplies afin que ces femmes mariées et mères d'un tout jeune enfant, dans leur situation spécifique d'immigrées, puissent faire le choix de travailler à plein temps ; pour finir, dans ce cadre nous considérerons les mutations des rôles familiaux pouvant être à la fois une conséquence et une condition préalable de ce choix.

4. Une variété de motivations

- 17 L'une des thèses soutenues dans les années 1970 pour expliquer la chute présumée de la participation féminine au marché du travail soutenait que ce phénomène était le résultat du bien-être croissant que le miracle économique avait créé en Italie. La plus grande richesse des familles due à l'augmentation des salaires « libérait » les femmes de la nécessité de travailler. L'hypothèse était que les femmes, en particulier les femmes mariées, ne recherchaient une activité extra-domestique que si elles y étaient obligées par des nécessités économiques. Quand cette motivation n'existait plus parce que les revenus familiaux avaient augmenté, il n'y avait plus de raison de travailler et les femmes pouvaient donc se consacrer pleinement — selon ce qu'on considérait être leur souhait — aux travaux ménagers et à leur famille.
- 18 Les historiens semblent avoir adopté cette thèse d'une corrélation entre la croissance du bien-être des familles en Italie dans le second après-guerre et l'abandon présumé de la part des femmes de toute activité extra-domestique. Dans les années 1960 se serait propagée aussi dans la classe ouvrière la diffusion de l'idéologie de la femme à la maison, typique des classes bourgeoises. Selon certains (Pescarolo, 1996), le phénomène se serait produit surtout dans les zones du pays où le développement de l'industrie lourde avait déterminé une croissance des salaires. Ce sont justement les régions où la demande de main-d'œuvre avait attiré à l'époque les grandes vagues migratoires internes : les femmes des familles ouvrières immigrées auraient pu ainsi réaliser l'aspiration de devenir femmes au foyer à plein temps.
- 19 Il est possible que chez certaines d'entre elles cette aspiration ait été présente. Mais nous ne sommes pas en mesure de dire dans quelles proportions. Cet idéal de vie domestique était certainement soutenu et encouragé par de nombreuses institutions et par des secteurs importants de la société, ainsi que par de nombreux hommes des classes populaires, mais sur les aspirations réelles des femmes, nous en savons trop peu. Il est aussi possible que, parmi les personnes en dehors du marché du travail, il y ait eu à l'époque des femmes dont le désir était d'y entrer. Dans la mesure où les historiens

n'apportent pas beaucoup de preuves pour soutenir leurs affirmations, la question est plus que jamais ouverte.

- 20 La nécessité économique représente certainement la motivation première pour les immigrées se trouvant dans des situations de difficulté particulière, comme les veuves ou les femmes séparées avec enfants à charge, ou bien celles qui, à cause d'un accident ou d'une invalidité de leur mari, devenaient les principales soutiens de famille. Mais de nombreuses femmes n'avaient apparemment aucune nécessité aussi pressante. Il est également très difficile d'établir les besoins financiers réels des familles d'immigrés, qui varient selon les dépenses estimées indispensables. À nombre d'enfants égal, un salaire ouvrier était, selon certaines, considéré plus que suffisant, alors que pour d'autres il ne permettait même pas d'arriver à la fin du mois. Il apparaît donc difficile de comprendre en quoi consiste réellement la nécessité économique qui rendait indispensable le travail féminin. Souvent, derrière la motivation économique, se cachent d'autres motifs. Ce qui semble bien le cas de Lucia. Comme nous l'avons dit, après son arrivée dans la région de Turin, quand sa fille a deux ans et tandis que son mari change de travail, quittant une biscuiterie pour une usine puis pour FIAT, notre témoin décide de chercher un poste d'ouvrière. Elle a 23 ans. C'est une rupture dans sa vie ; d'où elle vient elle n'a, selon ses dires, pratiquement jamais travaillé. Elle a interrompu très tôt ses études, et sa mère l'a envoyée apprendre à broder, parcours typique de bien des Méridionales qui arrivent à Turin dans les années 1960. Quand son mari part au service militaire, peu après leur mariage, elle continue à ne pas travailler : « Je ne travaillais pas, parce que dans le Sud on ne travaillait pas, alors ma maman, la pauvre, en plus de me donner à manger, me donnait aussi l'argent des timbres pour écrire à mon mari ! » Pourquoi donc ce tournant à Turin ? Les raisons qui motivent Lucia sont complexes, mais il est significatif que le premier motif qu'elle signale dans son témoignage soit économique :

Je suis allée travailler par nécessité. Ou j'allais travailler ou je faisais beaucoup de dettes ! Je devais y aller. Un seul salaire ne suffisait pas. À l'époque, le loyer, c'était 16 000 liras, et puis tout le reste : les frais de copropriété, le chauffage, ma fille qui, si je voulais l'élever comme il faut, coûtait cher, ma fille aussi. En somme j'ai dû aller travailler !

- 21 Durant l'entretien, la motivation économique disparaîtra presque derrière une variété d'autres facteurs, c'est le tribut que Lucia semble payer aux modèles normatifs dominants dans les sociétés de l'époque, relatifs au travail extra-domestique de femmes qui, comme elle, sont épouses et mères. D'importantes études des années 1960 sur les attitudes des femmes de la classe ouvrière face au travail ont montré que la référence aux motifs économiques n'est autre qu'un indice révélateur du poids du conditionnement social sur les choix qui demandent à être justifiés. Dans la suite de la conversation, en effet, Lucia fera la liste d'une série de motifs à la base de sa décision qui font apparaître la nécessité économique comme un simple « alibi [...] pour expliquer pourquoi on travaille » (Sullerot, 1969).
- 22 Tout d'abord il semble immédiatement évident qu'elle mûrit son choix dans un contexte de refus de la « vie de femme au foyer ». Contrairement à ce que certains historiens, comme nous l'avons vu, ont suggéré à propos des femmes de l'époque, l'aspiration de Lucia n'est pas de se consacrer à la maison et à la famille, mais de se soustraire à ce destin. Pendant les deux années qui suivent la naissance de sa fille, elle est obligée – comme bien autres immigrées – d'accueillir chez elle parents et connaissances qui arrivent à Turin et ont besoin d'un premier hébergement. C'est un des facteurs fondamentaux qui la poussent à chercher un travail.

- 23 Le fait d'héberger des parents en attendant qu'ils trouvent un travail était une expérience commune dans les familles d'immigrés (Badino, 2018). Le mari de Lucia lui aussi, durant la période où elle était encore au village dans l'attente de le rejoindre, avait été hébergé pendant sept mois par des parents qui vivaient depuis longtemps dans la banlieue de Turin. Certaines autres de mes témoins elles aussi ont fait la même expérience que Lucia. Parmi celles-ci, Renza, une immigrée d'origine sicilienne qui vit dans un deux pièces avec ses deux enfants et son mari, héberge pendant un certain temps ses deux frères à peine émigrés du village, les installant dans le peu d'espace disponible, ce qui provoquera l'expulsion de la famille : « Je faisais les lits dans le couloir [...]. Quand mes deux frères sont arrivés, nous étions six à la maison. Puis nous avons été expulsés parce que nous faisons trop de bruit. » De la même façon notre jeune épouse des Pouilles se débrouille comme elle peut, utilisant le débarras comme chambre pour les hôtes : « Vu que j'avais une chambre et une salle de séjour et qu'il y avait un débarras avec la place pour deux lits de camp, alors mon frère je l'ai mis là. »
- 24 Mais le poids du travail domestique qui augmente l'exaspère. Quand elle décidera de travailler à l'usine, ce sera pour elle une libération : « Et puis heureusement mon frère a trouvé un logement, ce cousin devait partir au service militaire et puis il s'en est allé, moi j'ai cherché un travail. » En repensant à cette période elle dit :
- Je devais travailler pour tout le monde. Pour tous je devais laver, préparer à manger, repasser... eux ils devaient contribuer aux frais du ménage, sinon comment je faisais ? À part que cela ne suffisait pas [...] Alors j'ai dit : non, non, là ça ne va pas [...]. Je devais chercher un travail.
- 25 Des comportements identiques à celui-ci ont été relevés dans d'autres recherches sur ce qui motivait les femmes à entreprendre un travail extra-domestique. L'étude conduite par Olivier Schwartz dans la première moitié des années 1980 sur des familles d'un bourg minier français reconstruit l'histoire du transfert en ville suivant une trajectoire migratoire de brève distance. Schwartz décrit le cas d'une femme qui décide d'aller travailler, car elle est exaspérée par l'excès de responsabilités domestiques qui lui sont attribuées dans la famille. Restée orpheline de père et sa mère étant gravement malade, Pauline avait dû s'occuper de ses six frères : « Pour les plus grands, j'étais la domestique et pour les plus petits j'étais la mère. Et pour ma mère aussi j'étais une domestique. Alors comme j'en avais assez d'être la domestique de tout le monde, je suis allée travailler [en usine]. » (Schwartz, 1990 : 230-231)
- 26 Bien qu'il s'agisse d'un contexte différent de celui qui nous intéresse ici, ces mots semblent correspondre exactement à ceux de Lucia. Même après son mariage (avec un ouvrier soudeur) et après avoir mis au monde trois enfants, Pauline continue à travailler comme ouvrière. Pour conserver son autonomie et la position qu'elle a acquise dans l'entreprise, cette femme sera disposée à effectuer quotidiennement deux heures de voyage aller-retour. L'histoire de Pauline rentre dans l'un des modèles féminins identifiés par Schwartz chez les femmes ouvrières de la communauté qu'il observe : le modèle de celles qui conçoivent le travail comme une réponse à une situation de frustration.
- 27 Mais retournons à Lucia. Dès le début, ainsi qu'elle le raconte, le travail lui plaît malgré le long trajet qu'elle doit effectuer (elle prend deux autobus) et le long emploi du temps quotidien qui l'oblige à rester dehors toute la journée. D'abord, ce qui compte dans le récit de Lucia c'est le niveau du salaire. L'entreprise « payait bien : ses salaires s'alignaient aux salaires de FIAT. Je gagnais plus ou moins autant que mon mari. ». Lucia se souvient de son premier bulletin de paye : « Je faisais des sauts de joie. » Cet aspect, on

le verra, ne manque pas de conséquences sur la vie du couple. Le fait de gagner un salaire mensuel équivalent à celui de son mari met la femme dans une position de substantielle égalité avec son partenaire, ouvrier lui aussi, ce dont elle est parfaitement consciente. Avec les affirmations de Lucia sur le revenu que son travail lui garantissait, un autre fait très important émerge qui semble être le second motif la poussant vers le travail : la jeune épouse veut participer de façon plus active, et avec un important apport économique, au projet migratoire familial. Nous reparlerons plus loin du profil de femme immigrée qui en ressort. Continuons à examiner les facteurs qui motivent Lucia à travailler.

- 28 Ce qui fait réfléchir, c'est surtout le fait que ce n'est pas le contenu des tâches à accomplir qui rend le travail agréable, mais plutôt des facteurs apparemment marginaux, comme les conditions hygiéniques (« c'était un travail propre ») et la possibilité de travailler dans un climat serein, sans conflits (parce que le patron acceptait les revendications des salariées). Dans un cas comme celui-ci même une occupation peu ou nullement qualifiée, basée probablement sur des opérations monotones et répétitives (« je travaillais dans la mécanique : je faisais des petits morceaux à mettre dans les machines à écrire, dans les machines où on fait des rayons, dans les téléphones, ces choses-là ») pouvait donc représenter pour une femme immigrée une source de satisfaction. Pour elle
- le travail était aussi une distraction. Je travaillais volontiers. Je faisais ça volontiers. Et puis j'aimais ça. J'aimais beaucoup. Je ne sais pas pourquoi j'aimais ça. J'aimais travailler. Je ne restais jamais à la maison [...] même avec de la fièvre je serais allée travailler parce que le travail me plaisait. À la maison le travail me plaisait un peu moins.
- 29 Cela semblerait en contraste avec la représentation d'une main-d'œuvre féminine occupée essentiellement à des tâches peu ou pas spécialisées, qui serait donc plus encline à abandonner le travail dès que l'occasion s'en présenterait. C'est là, par exemple, la considération de Massimo Paci (1992) dans sa « revisitation » de quelques recherches sur les différences de genre. Il soutient que l'expérience du travail féminin dans ces années-là, caractérisée par le manque de qualification et donc par l'impossibilité de la femme d'« exprimer (dans le travail) ses capacités », était à l'origine de la sortie du monde de la production : « Dans ces conditions le mariage ou la naissance des enfants étaient souvent vus comme l'occasion attendue pour abandonner un travail qui ne donnait pas de satisfactions personnelles. » (1992 : 17)
- 30 Le fait que les immigrées comme Lucia n'aient jamais connu l'usine auparavant n'est pas sans importance : elles y étaient entrées directement pour y accomplir des tâches non qualifiées et elles n'éprouvaient pas d'éventuelles insatisfactions pouvant être reliées à un processus de déqualification que, à la différence de nombreuses ouvrières locales durant ces années-là, elles n'avaient pas vécu.
- 31 Il y a un dernier facteur important qui semble avoir poussé beaucoup d'immigrées à chercher un travail extra-domestique et ressort des témoignages. Il s'agit du désir de sortir de l'isolement social dans lequel on pouvait se trouver si on arrivait en ville pour rejoindre un mari (ou un frère) émigré précédemment. Aller travailler dans une usine ou sur d'autres lieux de travail où l'on entrait en contact avec des collègues était une manière pour reconstruire un réseau social personnel qui avait été considérablement appauvri par la migration.

5. Tâches familiales et travail ouvrier

- 32 Après avoir essayé d'éclairer les diverses motivations qui, au-delà d'une stricte nécessité économique, peuvent avoir poussé beaucoup d'immigrées vers un travail ouvrier, voyons maintenant un aspect crucial : les conditions permettant de concilier tâches familiales et activités extra-domestiques.
- 33 Quant Lucia décide de travailler, sa fille a tout juste deux ans et il faut que quelqu'un s'occupe d'elle. Elle fait un choix significatif : elle décide de la confier temporairement à sa mère restée dans les Pouilles : « Alors ma mère a emmené Ada dans le Sud et moi, pendant quatre mois, je n'ai pas vu ma fille ! [...] Je n'avais personne à qui la laisser. » Le fait de confier les jeunes enfants aux grands-mères restées au village d'origine est une stratégie adoptée par les immigrées qui veulent travailler. Renza, la Sicilienne dont nous avons déjà parlé, avant de venir à Turin, avait rejoint son mari en Allemagne où des compatriotes lui avaient trouvé un poste d'ouvrière. Pour profiter de cette opportunité elle avait laissé deux enfants en Sicile. À l'intérieur de cette stratégie rentrent aussi les cas de ces femmes qui n'ont pas ou ne peuvent pas compter sur leurs mères et qui choisissent donc de confier leurs enfants à des institutions (religieuses ou laïques), appelées « *collegi* » dans le langage courant.
- 34 Ces institutions, nombreuses sur le territoire italien, pouvaient être situées dans les régions d'origine ou dans celles d'arrivée, mais elles ont été étudiées surtout pour les périodes précédentes. Nous avons des témoignages du fait que beaucoup de familles immigrées ont eu recours à ces institutions pour faire face à des moments de difficulté plus ou moins longs, aussi bien dans des entretiens menés avec des enfants d'immigrés que dans la documentation de l'époque constituée par les registres de classe et les mémoires des futures assistantes sociales. Les institutrices par exemple prenaient note du fait qu'un élève abandonnait la classe et qu'on le mettait dans un collège à cause de la maladie d'un parent ou bien d'autres problèmes familiaux. Souvent, il s'agissait de l'absence d'un réseau familial sur place auquel il aurait été possible de demander de l'aide pour la garde des enfants qui l'obligeait à recourir à ces structures.
- 35 L'éloignement des enfants a généralement une durée limitée et sert à prendre du temps pour trouver des solutions meilleures. Dans le cas de Lucia, sa mère, veuve depuis des années, fera des allers-retours entre Turin et son village d'origine, allant vivre à tour de rôle chez son fils ou chez sa fille, mais sans jamais déménager de façon définitive. Durant les périodes où la femme retourne au village, où vit encore un troisième fils, Lucia s'appuie sur la disponibilité d'une autre parente qui, entre-temps, a pris sa retraite : la femme d'un oncle qui habite près de chez elle. Le soutien fourni par les femmes de la génération précédente est donc pour Lucia d'importance cruciale, au point que quand il s'agit de déménager pour avoir une maison plus grande, le couple décide de s'installer dans la commune où vivent cette tante et d'autres compatriotes de son mari.
- 36 Le rapport entre l'aide de la part des grands-mères dans le soin des petits-enfants et le travail des mères est un fait reconnu, non seulement en Italie, hier comme aujourd'hui. Parmi les recherches importantes qui ont observé et traité cet aspect, nous rappelons celle de Colin Rosser et Christopher Harris, faite dans une période proche de celle qui nous intéresse, concernant la réalité britannique et qui est désormais un classique. Au début des années 1960, les deux chercheurs avaient observé dans la région de Swansea une tendance croissante à une proximité de domicile entre jeunes couples et parents

respectifs. Cela concernait de façon plus marquée les familles de la classe ouvrière : les femmes de cette classe sociale surtout, après le mariage, essayaient de trouver une habitation non loin de leur famille d'origine. La recherche du logement familial est considérée une prérogative des futures épouses, c'est leur décision au sujet du lieu de l'habitation qui pèse dans le couple. « Après tout, je suis dehors toute la journée », dit un jeune mari interviewé, « et ma femme passe à la maison beaucoup plus de temps que moi. L'endroit où vivre n'est pas si important pour moi. L'important est qu'elle soit satisfaite » (1999 : 78). En réalité les femmes de Swansea ne choisissent pas le logement en fonction du temps qu'elles passeront à la maison : au contraire, elles espèrent pouvoir déléguer à d'autres une partie des principales fonctions domestiques. La tendance à une proximité résidentielle toujours majeure entre enfants mariés (filles en particulier) et parents semble en effet une conséquence des récents changements structurels dans cette zone et de ses effets sur les comportements féminins. L'économie de Swansea, jusqu'alors dominée par l'industrie lourde, avec la crise de cette dernière et le développement progressif d'industries légères et d'activités de type commercial, avait ouvert de nombreuses possibilités d'emploi pour les femmes, et leur taux d'occupation était en nette croissance. Par rapport au passé il était devenu toujours plus courant pour les jeunes femmes mariées de garder leur emploi après le mariage et de retarder le plus possible la naissance du premier enfant pour soutenir le revenu familial avec leur salaire personnel. Mais la nouveauté la plus importante, c'est le retour toujours plus fréquent au travail des mères, une fois que l'enfant a fini ses premières années de scolarité. C'est un comportement que Rosser et Harris relie à la présence sur place et à la disponibilité de la génération précédente, montrant que la possibilité des mères de reprendre un travail augmente considérablement s'il leur est possible de compter sur le soutien des grands-mères. Ainsi un nombre toujours plus élevé de femmes mariées avec enfants désirent rester sur le marché du travail et pour cette raison elles doivent s'appuyer sur l'aide fondamentale de leurs parents. La prolongation de la permanence des femmes dans des activités rétribuées est ainsi rendue possible par la réduction au minimum indispensable des déplacements d'un logement à l'autre : les enfants cherchent de plus en plus un logement dans le quartier où vivent leurs parents. Les données présentées par la recherche, relatives aux femmes mariées dont la mère est vivante, confirment le rôle crucial des grands-mères en ce qui concerne le travail féminin : par rapport aux femmes qui ne travaillent pas, celles qui travaillent vivent bien plus fréquemment dans l'aire de Swansea où habitent leurs mères respectives, et les fréquentent plus assidûment. Les grands-mères s'occupent des enfants, préparent les repas, soulagent les mères des travaux domestiques pendant que ces dernières travaillent.

- 37 L'importance des femmes de la génération précédente pour garantir une aide à leurs filles et belles-filles durant ces années est mise en évidence, entre autres, dans une recherche de Peter Willmott (1967) effectuée dans un quartier populaire de Londres d'où il apparaît que trois-quarts des familles sont aidées par les grands-mères (mères et belles-mères) pour la garde des enfants (leurs petits-enfants). D'autres recherches mettant l'accent sur le lien entre travail des femmes mariées avec enfants et soutien parental ont été faites en France dans les années suivantes. Une enquête dirigée par Agnès Pitrou (1984) dans le secteur tertiaire au début des années 1980 met en relief le « lien étroit » entre la continuité du travail des femmes avec enfants et les différentes « formes de soutien qu'elles peuvent trouver dans leur entourage ». Parmi les trois formes de soutien signalées, il y a l'aide de parents (la famille élargie) qui complète celle de l'époux, et les services publics et privés. Enfin, selon ce qu'écrit Lydia Morris (1996) en se référant à des

études américaines du début des années 1970, il y a de nombreuses preuves de l'importance du support d'un réseau parental à prédominance féminine « pour faciliter le travail rémunéré des femmes avec enfants » dans les couches de population pauvres des États-Unis.

6. Quand la mère n'est pas là

- 38 L'opportunité qu'avait Lucia de confier sa fille à sa propre mère ou à sa tante qui habitait près de chez elle n'était pas, à l'époque, à la portée de toutes les femmes qui ont émigré dans des conditions identiques. Ce sont surtout les femmes en âge de travailler qui partent pour les villes du Nord, tandis que leurs parents plus âgés restent au village. Cette situation oblige beaucoup de mères ouvrières à abandonner leur travail au moment de la naissance de leurs enfants.
- 39 La sortie du monde du travail rétribué n'est toutefois pas totale et beaucoup d'ouvrières ne redeviennent pas des femmes au foyer à plein temps. La plupart des femmes interviewées raconte avoir cherché des activités « flexibles » qui leur permettent des marges de gestion autonome du temps. Parmi ces activités, la plus fréquente consiste probablement à faire des heures de travaux domestiques sans contrat, activité par conséquent sous-estimée dans les données officielles. Les travaux de couture à domicile, un travail industriel également à domicile, le ménage des escaliers de la copropriété, l'aide aux malades ou aux personnes âgées, etc., toute une gamme d'occupations qui souvent unissaient la flexibilité de l'emploi du temps à l'absence de protections contractuelles. Il est donc probable que derrière les nombreuses immigrées enregistrées comme « femmes au foyer » par les statistiques il y ait eu des femmes exerçant ce type d'occupations — c'est-à-dire, du « travail caché ».

7. Projets familiaux et modification des rôles conjugaux

- 40 Outre le soutien parental, une autre condition importante pouvant permettre aux femmes immigrées de surmonter les difficultés de concilier travail et tâches domestiques était représentée par une distribution plus égalitaire de ces tâches entre le mari et la femme. Cela se produit, en partie, dans le cas de Lucia. Une modification des rôles familiaux qui mérite d'être analysée.
- 41 Dans le cas de Lucia nous avons déjà parlé de la symétrie entre époux en termes de contribution économique à la vie familiale, mais ce n'est pas le seul résultat obtenu par le travail de la femme. Son nouveau rôle de productrice de revenu finit par influencer également de façon significative la répartition des responsabilités domestiques entre elle et son mari. C'est une conséquence du travail à plein temps de notre témoin, mais en même temps cette nouvelle organisation familiale imposée par son travail extra-domestique lui permet de ne pas devoir renoncer à travailler. L'usine retient Lucia loin de chez elle une grande partie de la journée et son mari s'adapte à la nouvelle situation en assumant des tâches autrefois accomplies uniquement par sa femme : il prépare les repas et s'occupe des courses. Comme il travaille en rotation chez FIAT (le matin de 6 heures à 14 heures, ou l'après-midi de 14 heures à 22 heures), il peut être présent à la maison avec sa fille quand Lucia travaille :

J'allais là [à l'usine] et je faisais neuf heures [...] de 8 heures [du matin] à 6 heures [du soir]. Tous les jours sauf le samedi. [...] et puis j'arrivais à la maison tard le soir [...] et chez moi tout était à faire. Les travaux ménagers, je les faisais le samedi et le dimanche [...] et puis mon mari a dû s'y mettre aussi ! Parce que, en plus, mon mari avait été gâté par sa famille, il avait deux sœurs et lui, c'était le seul fils : [...] et alors ou bien il se mettait à la cuisine et il préparait, ou bien il mangeait à 10 heures du soir. On ne pouvait pas faire autrement : j'arrivais à la maison même à 8 heures du soir. Les magasins étaient fermés. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Alors lui il faisait les deux-huit, il faisait les courses [...] il arrivait à la maison à minuit. En car parce que nous n'avions pas de voiture. Alors il s'est mis à faire la cuisine, il allait aussi faire les courses, oui, oui. Il le faisait volontiers, aussi parce qu'il voyait que moi je m'occupais bien du ménage... alors si je sortais faire les courses le samedi, le ménage, qui le faisait ? Oui, je me suis souvent mise en colère. Quelquefois il arrivait à la maison avec la salade et moi je la prenais et je la jetais dans les ordures, et je lui disais : « Voilà ! Il n'y avait pas d'autre imbécile à qui donner cette cochonnerie ! Ils t'attendaient ! » Le pauvre, il restait tout bête. Et puis, un peu à la fois, les courses il les faisait mieux que moi. Quand il est mort je me suis trouvée en difficulté. Parce que c'était moi qui devais sortir. Je me suis trouvée en difficulté. Pour beaucoup de choses.

- 42 Donc en plus de l'aide fondamentale fournie par sa mère et par sa tante, une seconde et importante condition qui rend possible le travail à plein temps de notre témoin est la disponibilité de son mari à remettre en question la division des rôles à l'intérieur du couple. Le sujet de la division des rôles à l'intérieur du couple a été étudié dans le cadre du fonctionnement de la famille dans le cas du travail de la femme mariée mère de jeunes enfants. Pour Lydia Morris (1996 : 182), le fait que « *a husband may assume a share of the activities previously defined as the responsibility of his wife* » est une des possibilités qui se présentent au couple si la femme veut avoir (ou conserver) une activité extra-domestique.
- 43 Du récit de Lucia on déduit que l'acceptation de la part du mari de se charger d'une partie des tâches domestiques ne naît pas d'une inclination particulière, mais de l'adaptation à une situation contingente, créée par la migration : le couple à Turin ne peut compter sur une aide extérieure, sauf pour la garde de la petite fille. Outre les courses et la cuisine, le mari de Lucia essaie d'organiser ses horaires de travail de façon à être à la maison durant les heures où sa fille ne peut être gardée par la grand-mère. C'est une situation qui rappelle celle qu'a analysée Louise Lamphère (1987) dans une recherche sur les femmes colombiennes et portugaises émigrées durant les années 1960 et 1970 en Nouvelle-Angleterre, aux États-Unis. Ces femmes travaillant à l'usine n'avaient pas de parents sur place, ou bien elles avaient des sœurs et des belles-sœurs de leur âge travaillant à l'extérieur comme elles.
- 44 La redistribution des travaux domestiques entre Lucia et son mari n'est pas un résultat qui allait de soi. Naturellement il n'est pas possible de généraliser. De l'observation de notre cas spécifique, et d'autres cas semblables qui ressortent des entretiens réalisés pour la même enquête, il semble possible de formuler une hypothèse : si les supports externes sont absents, une condition préalable fondamentale pour qu'il se produise une modification des rôles entre les époux est le partage d'un projet qui implique que les membres du couple travaillent tous les deux. Quand cette condition n'existe pas, il peut fréquemment arriver que la femme soit obligée d'assumer toute la charge de la famille et de doubler le nombre de ses heures totales de travail. L'adaptation du mari de Lucia à des rôles totalement étrangers à son éducation et à son histoire personnelle fait penser que l'homme reconnaissait la valeur importante du travail de sa femme dans le cadre d'une stratégie conjugale. Et, en effet, l'argent gagné semble finalisé à un but bien précis. Lucia

essaie de travailler le plus possible (« j'avais besoin d'un salaire à temps complet [...]. Travailler huit heures m'arrangeait et quand on m'a demandé de faire des heures supplémentaires, j'ai toujours accepté ») parce qu'elle voulait acheter un logement :

Moi, j'ai toujours eu le désir de devenir propriétaire... parce qu'avant de venir à Turin je n'avais jamais payé de loyer et ma mère non plus n'en avait pas payé, donc je voulais une maison. À tout prix.

- 45 Ces affirmations de Lucia sont importantes, elles éclairent un autre aspect de son histoire : la femme a non seulement partagé avec son mari le choix de l'émigration, elle a aussi choisi la destination. Lui aurait voulu aller en Allemagne, comme le faisaient à l'époque beaucoup de ses amis de son village natal, mais Lucia avait choisi Turin parce qu'un frère de son père y vivait et que sa femme l'aurait ensuite aidée en gardant sa fille : le jeune homme était donc parti pour Turin où l'oncle de Lucia l'avait hébergé et lui avait trouvé du travail.
- 46 Dès le début cette femme avait donc eu un rôle de protagoniste. Ce n'est pas un fait escompté. Le modèle auquel l'on pense généralement est celui de l'homme chef de famille qui décide d'émigrer, à l'intérieur de chaînes migratoires masculines, suivi dans un deuxième temps par sa femme, qui semble donc rester un sujet passif en fond de toile de l'histoire migratoire. Dans notre cas, en revanche, la mise en scène de l'histoire migratoire semble devoir être attribuée à la femme, et sa décision d'entrer sur le marché du travail pour contribuer à la réalisation du projet commun semble un acte pleinement cohérent. L'objectif de l'achat d'un logement fait partie de l'aspiration à une amélioration des conditions sociales qui l'a poussée à émigrer.
- 47 L'objectif de Lucia est aussi celui de son mari, la collaboration de ce dernier aux activités domestiques le prouve. Il va jusqu'à déléguer à sa femme, vu la totale confiance qu'il a dans ses capacités administratives, toute la gestion de l'argent de la famille¹ : « Quand les fiches de paye arrivaient, mon mari me donnait l'enveloppe fermée et c'est moi qui m'en occupais. Quelquefois il me faisait rire, il me disait : "Tiens, voici l'enveloppe, maintenant donne-moi l'argent de la semaine." C'est moi qui gérais. »
- 48 Ce projet familial visant à atteindre une certaine stabilité implique également l'aspect de la reproduction. Malgré les modèles familiaux de référence des époux, tous les deux provenant de familles nombreuses, la décision est celle de l'enfant unique : « J'ai eu seulement Ada d'abord parce que je voulais seulement une fille. Puis j'ai commencé à travailler quand elle avait seulement deux ans. Et alors ensuite le travail, et de fil en aiguille... »
- 49 Pour encadrer le modèle familial que nous venons de décrire nous pourrions encore rappeler la recherche de Schwartz. Le chercheur distingue une typologie de couple basant ses ambitions de progrès social (à travers également l'accès à la propriété immobilière) sur le travail des deux partenaires : « Il faut deux salaires pour faire des économies, accumuler, tenter l'aventure de la promotion sociale ou simplement élever son niveau de vie. La femme est donc amenée à travailler » (1990 : 224) pour ce projet commun, comme dans le cas de Lucia et de son mari.
- 50 Parmi les éléments qui différencient l'histoire de ce couple des cas décrits par Schwartz, il y a surtout le fait que le chercheur ne distingue pas (ou n'observe pas) chez les familles à double revenu de modifications des rôles conjugaux. Tout semblerait inchangé, à part le fait que la femme travaille. C'est justement cet aspect qui représente l'élément le plus intéressant dans le cas que nous avons analysé, surtout si l'on pense à l'emphase mise par quelques études bien connues des années 1960 sur la rigidité de la famille italienne face à

l'entrée des femmes sur le marché du travail (Balbo, 1978). À en juger par le cas de Lucia et de son mari, mais aussi d'autres cas parmi ceux que j'ai pu étudier, la famille au contraire semble flexible et cette flexibilité semble être en grande partie générée par la migration.

BIBLIOGRAPHIE

- BADINO Anna (2008), *Tutte a casa? Donne tra migrazione e lavoro nella Torino degli anni Sessanta*, Rome : Viella.
- BADINO Anna (2018), « “Je devais laver le linge pour tout le monde...” Hospitalité et cohabitation dans l'expérience des femmes et des enfants : le cas des migrations dans les années 1960 à Turin », E. Canepari & C. Regnard (dir.), *Les logements de la mobilité, XVI^e-XXI^e siècle*, Aix-en-Provence : Karthala.
- BALBO Laura (1978), « La doppia presenza », *Inchiesta*, 32, 3-6.
- BERGONZINI Luciano (1973), « Casalinghe o lavoratori a domicilio? », *Inchiesta*, 10, 50-54.
- BELLONI Maria Carmen (dir.) (2007), *Andare a tempo. Il caso Torino: una ricerca sui tempi della città*, Milan : Franco Angeli.
- DE MEO Giuseppe (1970), « Evoluzione e prospettive delle forze di lavoro in Italia », *Annali di statistica*, série VIII, 23.
- EVE Michael (2009, 12-13 juin), « Conceptualizing “The Migration Process”: Some Network Aspects of the Question », communication présentée à la conférence *Migration and Social Theory*, SMMS, Università di Trento.
- FOFI Goffredo (1976), *L'immigrazione meridionale a Torino*, Milan : Feltrinelli.
- IRES (1965), *Immigrazione di massa e struttura sociale in Piemonte*, Turin.
- LAMPHERE Louise (1987), *From Working Daughters to Working Mothers*, Ithaca et Londres : Cornell University Press.
- MAHER Vanessa (2007), *Tenere le fila. Sarte, sartine e cambiamento sociale 1860-1960*, Turin : Rosenberg & Sellier.
- MAY Maria Pia (1973), « Mercato del lavoro femminile: espulsione o occupazione nascosta? », *Inchiesta*, 9, 27-37.
- MORRIS Lydia (1996), *The Workings of the Household*, Cambridge : Polity Press.
- MUSSO Stefano (1988), « La famiglia operaia », P. Melograni (dir.), *La famiglia italiana dall'Ottocento a oggi*, Rome-Bari : Laterza, 61-103.
- PACI Massimo (1992), « La “scoperta” delle differenze di genere nella sociologia economica italiana. Una “rivisitazione” di alcune ricerche degli anni '60 », *Sociologia del lavoro*, 43, 11-20.
- PATRIARCA Silvana (1998), « Gender Trouble: Women and the Making of Italy's “Active Population”, 1861-1936 », *Journal of Modern Italian Studies*, 2, 144-163.

PESCAROLO Alessandra (1996), « Il lavoro e le risorse delle donne in età contemporanea », A. Groppi (dir.), *Il lavoro delle donne*, Rome-Bari : Editori Laterza, 299-344.

PISELLI Fortunata (1975), *La donna che lavora. La condizione femminile fra arretratezza e società industriale*, Bari : De Donato.

PITROU Agnès, BATTAGLIOLA Françoise, BUISSON Monique, ROUSIER Nicole, RUFFIER Jean & TOUSSAINT Yves (1984), « La continuité de l'activité professionnelle : trajectoires d'employées du secteur tertiaire », *Sociologie du travail*, 3, 290-307.

ROSSER Colin & HARRIS Christopher Charles (1999), *The Family and Social Change* [1965], Londres : Routledge.

SCHWARTZ Olivier (1990), *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris : Presses universitaires de France.

SULLEROT Évelyne (1969), *La donna e il lavoro: storia e sociologia del lavoro femminile*, Milan : Etas Kompass. (Édition originale publiée en 1968 sous le titre *Histoire et sociologie du travail féminin*, Paris : Gonthier-Denoël.)

WILLMOTT Peter (1967), *Friendship Networks and Social Support*, Londres : Policy Studies Institute.

NOTES

1. Sur cet aspect on peut trouver deux versions contrastantes. Goffredo Fofi (1976 : 227) raconte que, dans les familles d'immigrés, il était habituel de déléguer la gestion des finances aux épouses. Stefano Musso (1988 : 99) soutient en revanche que durant les années du boom économique les femmes des familles ouvrières perdent le contrôle sur les finances. Pour un tableau d'ensemble des études sur la gestion des finances familiales, voir Morris (1996).

RÉSUMÉS

Durant les années 1960, l'Italie a connu une migration interne de masse des régions méridionales vers celles du Nord-Ouest, où se déroulait le boom économique italien de l'après-guerre. La présence féminine dans ces flux était importante mais, pendant longtemps, les études ont dirigé leur attention vers les hommes, rendus plus visibles en raison, surtout, de leur présence prépondérante dans le secteur mécanique ainsi que dans les luttes syndicales ouvrières des années 1960 et 1970. L'expérience des femmes immigrées a été très peu étudiée et a souvent été évoquée de façon superficielle, en ayant recours aux stéréotypes les plus diffusés sur « la culture méridionale », que l'on suppose être hostile au travail des femmes. De plus, l'invisibilité du rôle actif des femmes immigrées pendant les années du « miracle économique » italien est liée à l'idée que la décennie 1960 avait été caractérisée par un processus de ménagérisation (« *casalinghizzazione* ») des femmes des couches populaires. Selon cette hypothèse, le nouveau bien-être économique aurait encouragé les femmes d'ouvriers à quitter le marché du travail pour réaliser leur rêve de devenir femmes au foyer. Mais les femmes qui ont quitté le Sud pour s'établir dans le Nord industriel sont-elles vraiment restées en dehors du marché du travail ?

Dans cet article nous nous interrogerons sur l'idée de la ménagérisation à partir de l'observation de l'expérience des femmes immigrées à Turin, l'une des principales villes du triangle industriel italien. Les parcours migratoires et les itinéraires dans le marché du travail de ces femmes révèlent une réalité complexe, où l'aspiration au travail des femmes ayant des enfants est contrastée par des facteurs liés à la spécificité de la condition d'immigrée. Nous mettrons en lumière ces facteurs et nous analyserons les stratégies mises en place par les femmes et leurs familles pour faire face à ces contraintes. Dans certains cas, on peut observer une nouvelle répartition des tâches domestiques entre les genres en fonction du travail de la femme ; dans d'autres cas, les femmes doivent se replier sur des activités par intermittence, plus flexibles que le travail industriel mais souvent non déclarées. On observera qu'au-delà d'une dimension économique, le travail, pour les femmes immigrées, peut aussi répondre à d'autres besoins, notamment sortir de l'isolement social causé par le déplacement dans le nouvel environnement.

During the 1960s, Italy experienced a mass internal migration from the Southern regions toward the North-West of the country, where the post-war Italian economic boom unfolded. The female presence in these flows was important, but for a long time the experience of immigrant women has been understudied and has often been superficially evoked, using the most widespread stereotypes about "Southern culture", which is assumed to be hostile to women's work. Moreover, the invisibility of the active role of immigrant women during the years of the Italian "economic miracle" is linked to the idea that the new economic well-being would have encouraged women workers to leave the labour market to fulfill their dream of becoming housewives. But have women who left the South to settle in the industrial North really stayed out of the labor market?

In this article we will observe the experience of immigrant women in Turin, one of the main cities of the Italian industrial triangle. The migratory pathways and the pathways in the labour market of these women reveal a complex reality, where the aspiration to work of women with children is contrasted by factors related to the specificity of the immigrant condition. We will shed light on these factors and analyse the strategies implemented by women and their families to cope with these constraints. In some cases, a new division of domestic tasks between husband and wife may be observed depending on the work of the woman; in other cases, women have to fall back on activities that are intermittent, more flexible than industrial work but often undeclared. It will be observed that beyond an economic dimension, work for immigrant women can also meet other needs, including getting out from the social isolation caused by displacement in the new environment.

INDEX

Mots-clés : processus migratoire, travail féminin, invisibilité des femmes migrantes, partage des tâches ménagères, modifications des rôles conjugaux

Keywords : migration process, female work, invisibility of migrant women, sharing of household tasks, changes in conjugal roles

AUTEUR

ANNA BADINO

Université de Florence.

Ses recherches concernent l'histoire du genre et du travail dans les migrations italiennes en France et à l'intérieur du pays après 1945. Elle est autrice de *Tutte a casa? Donne tra migrazione e*

lavoro nella Torino degli anni sessanta (Rome, Viella, 2008) et de *Strade in salita. Figlie e figli dell'immigrazione meridionale al Nord* (Rome, Carocci, 2012).
badinoanna@hotmail.com